



« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. »

(Lénine, 1902, *Que faire ?*)

Les dossiers du PCMLM

Seconde affirmation de la science

La circulation du capital selon Marx

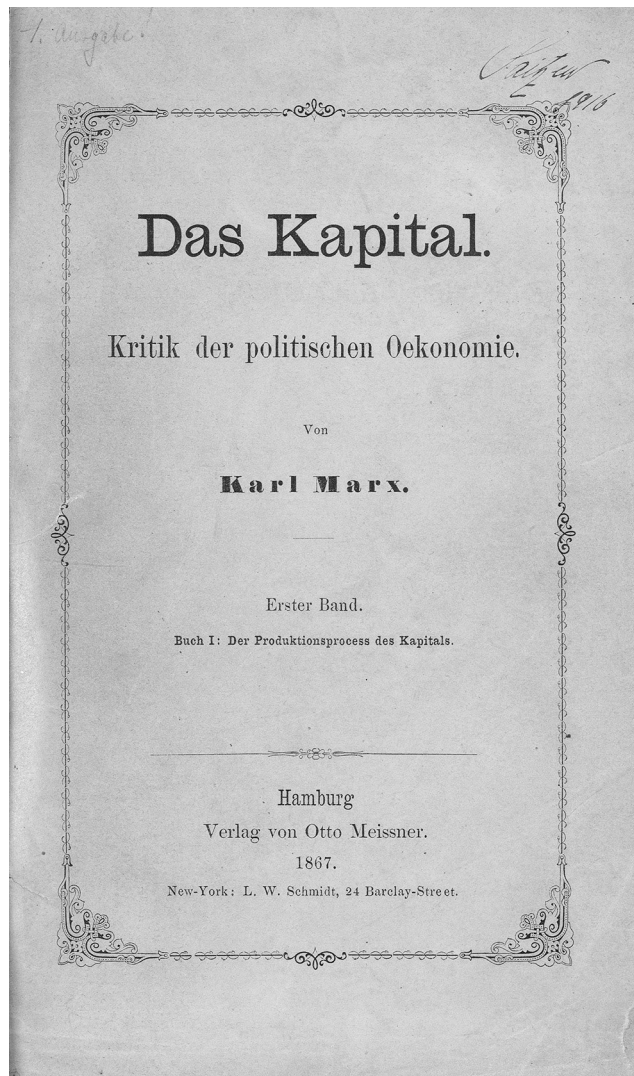


Table des matières

1. L'importance essentielle de cet aspect du capitalisme	2
2. La signification de la rotation et le chaos capitaliste	3
3. La question centrale de la provenance de la circulation	5
4. Crédit et circulation métallique	6
5. Le capital fait tourner l'argent à son compte	8
6. La crise de surproduction comme inévitable conséquence	9

1. L'importance essentielle de cet aspect du capitalisme

Que signifie le terme circulation ? Il veut dire mouvement, dans un sens, et dans l'autre sens. Il y a l'idée de cercle, c'est-à-dire que le va-et-vient se répète : cela va dans un sens, puis dans l'autre, de manière ininterrompue.

Cette notion est très importante pour comprendre le mode de production capitaliste. En effet, le capital n'est pas statique, puisqu'il existe au départ sous forme d'argent, puis de marchandises, puis d'argent.

Tout cela forme un cycle, qui est par la suite répété : c'est la circulation.

Cependant, et c'est là un aspect essentiel, ce cycle est également à chaque fois plus puissant. Le capital repousse toujours les frontières de son existence ; il n'y a pas reproduction simple, mais élargissement du capital, durant des différentes périodes appelées rotation par Karl Marx.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Simplement que le capital n'est pas comme une pièce de monnaie que l'on insère dans une machine de casino, pour ensuite en récupérer davantage. La pièce de monnaie introduite, en quelque sorte, va connaître toute une vie.

Ainsi, même si le capitaliste espère récupérer au bout de la production son propre investissement et davantage, il n'en reste pas moins que l'argent investi (et même s'il « revient ») a circulé : dans le paiement des

salaires, dans l'achat de biens pour permettre la production, etc.

Le capital a ainsi une vie propre, durant la période où il quitte le capitaliste, avant de lui revenir.

Karl Marx a, de fait, accordé une très grande importance à cette question de la circulation et de la rotation.

Pour bien arriver à suivre son explication, nous nous appuyerons sur *Le Capital*, mais également sur les fameux *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie*, intitulé en français *Introduction générale à la critique de l'économie politique* (une citation de cette œuvre sera mentionnée par « G », toute autre citation étant donc, comme précédemment, du *Capital*).

Pourquoi ce point est-il si important, et pourquoi et peut-il être si compliqué ?

Pour la simple raison que si le capitalisme se développe, il faut bien qu'il s'appuie sur quelque chose. Reste à savoir sur quoi, et c'est la raison pour laquelle Karl Marx a souligné ici un point très important : il faut porter son attention sur les capitalistes dans leur ensemble, en tant que classe, pour saisir la réalité de cette circulation.

En effet, si l'on ne regarde que le capitaliste vendant des marchandises et attendant qu'à sa production réponde une consommation, on perd le fil.

C'est ce qui est arrivé aux auteurs bourgeois « classiques », que critique Karl Marx. Mais cela a également été l'erreur de tous les populistes russes, rejetés par Lénine avec précisément les

mêmes arguments que Karl Marx, notamment dans « Pour caractériser le romantisme économique », et même à Rosa Luxembourgeois dans son œuvre centrale *L'accumulation du capital*, où elle essaie d'approfondir cette question et de prendre Karl Marx en défaut.

L'idée de base et commune à toutes les critiques faites à l'encontre de Karl Marx est simple : si le capitaliste a du profit, sous forme d'argent, donc, d'où vient cet argent ? S'il vient de la classe des capitalistes elle-même, alors il ne peut y avoir davantage d'argent qu'au départ, et alors le profit élargi est impossible.

En clair : si la bourgeoisie vend à elle-même, d'où sortirait-elle le surplus d'argent ?

Reste alors les non capitalistes, mais les critiques, que nous verrons plus loin, consistent à répondre ici que justement le raisonnement ne « marche » pas, car les prolétaires n'ont pas les moyens d'acheter, les petits producteurs sont de plus en plus écrasés et donc ne peuvent plus consommer...

Ainsi, le problème des critiques du marxisme, Rosa Luxembourgeois y compris, est qu'ils ne saisissent pas comment se produit la reproduction élargie ; pour eux le capital ne peut s'élargir qu'aux dépens de formes non capitalistes, c'est-à-dire aux dépens d'autre chose que lui-même.

C'est là ne pas comprendre le mode de production capitaliste, le capitalisme comme système. Un système fondée sur une contradiction, obéissant à la dialectique.

« Enfin comme résultat du processus de production et de valorisation, apparaît avant tout, comme reproduction et nouvelle production des rapports du capital et du travail en tant que tel, du capitaliste et du travailleur.

Cette relation sociale, ce rapport de production, apparaît en fait comme un résultat encore plus important du processus que ses résultats matériels.

Et en effet le travail, à l'intérieur de ce processus, se produit lui-même comme ressource de travail, ainsi qu'il produit le capital qui lui fait face, tant comme de

l'autre côté le capitaliste se produit en tant que capital, et produit la ressource de travail vivante qui lui fait face.

Chacun se reproduit lui-même, dans la mesure où il reproduit son autre, sa négation. Le capitaliste produit le travail comme étranger à soi ; le travail produit le produit comme étranger à soi.

Le capitaliste produit le travail, et le travailleur le capitaliste, etc. »

(G).

2. La signification de la rotation et le chaos capitaliste

Le capitaliste a tout intérêt à ce que la rotation du capital soit rapide. Plus la rotation est rapide, plus le capital devient rapidement argent pour le capitaliste, plus il peut grandir davantage. En ce sens, il amène ce qui a été appelé la « mondialisation », cherchant en effet par tous les moyens à se réaliser.

Karl Marx nous explique ainsi :

« Le capital, suivant ici sa propre nature, se dégage de toute limitation spatiale.

La création des conditions physiques de l'échange – moyens de communication, de transport – devient pour lui une nécessité d'une ampleur toute nouvelle – la destruction de l'espace par le temps. »

(G)

Cette affirmation est très importante et elle vaudrait une analyse à elle seule. Restons en ici par contre plus spécifiquement à la question de la circulation en tant que telle.

Constatons ainsi que, si le capitaliste veut donc que la rotation du capital soit rapide, il doit également faire en sorte que les futures rotations le soient aussi, et également, qu'elles soient possibles.

Or, forcément, il y a usure de certains éléments de production. Le matériel, les machines, etc. s'usent et doivent être remplacés. Ici, la machine de la circulation peut s'enrayer.

Karl Marx note ainsi :

« Dans les même investissement de capital, la durée d'existence et, par conséquent, le temps de rotation sont différents pour les divers éléments du capital fixe.

Dans un chemin de fer, par exemple, les rails, les traverses, les travaux de terrassement, les gares, les ponts, les tunnels, les locomotives et les wagons diffèrent par leur durée de fonctionnement et leur terme de reproduction : le capital engagé dans ces éléments aura donc des durées différentes de rotation. »

De plus, dans certains cas, les marchandises doivent « se reposer », par exemple sécher, mûrir, etc., donc cela ajoute au temps de production.

Le capitaliste évalue donc attentivement la rotation du capital, car c'est dans son intérêt :

« Plus la période de rotation du capital est courte, - c'est-à-dire plus les intervalles sont courts entre les échéances de sa reproduction dans l'année, - et plus rapidement la partie variable du capital primitivement avancée par le capitaliste sous la forme d'argent se convertit en la forme argent du produit créé par l'ouvrier pour remplacer ce capital variable (produit qui comprend en outre la plus-value) ; plus court est donc le temps pour lequel le capitaliste est forcé d'avancer de l'argent sur son propre fonds, et plus faible est, par rapport au volume donné de la production, le capital qu'il avance ; plus grande relativement est la masse de plus-value qu'avec un taux donné de la plus-value il retire chaque année, puisque, avec la forme argent de la valeur produite par l'ouvrier lui-même, il peut plus fréquemment racheter cet ouvrier et mettre son travail en mouvement. »

Le capital privilégie donc les formes rapides, et on peut déjà voir que c'est décisif pour ses choix concernant l'alimentation ; Karl Marx note déjà, en opposant cela aux moissons qui elles sont annuelles :

« Seuls les produits secondaires, le lait, le fromage, etc. peuvent régulièrement être

produits et vendus par périodes assez rapprochées. »

Cependant, ce n'est pas tout, il faut également vendre. On a là la même problématique :

« L'une des sections du temps de circulation, - celle qui est relativement la plus décisive, - est constituée par le temps de la vente, l'époque où le capital se trouve à l'état de capital-marchandise.

Le temps de circulation et par suite la période de rotation s'allongent ou s'abrègent en fonction de la durée de ce délai. »

On voit déjà ici l'intérêt que peut représenter une nourriture industrielle massive telle que fournie par Mc Donald's : le temps de rotation est court à tous les niveaux. Il n'est pas étonnant que les travailleurs de ce secteur se voient imposer à la fois des salaires bas et une activité très « rapide » : cela tient à la rotation même du capital dans ce secteur.

De la même manière, le capitaliste doit disposer de moyens techniques pour que la rotation se déroule bien : il faut des chemins de fer, que la production ait accès à ceux-ci, etc. etc.

C'est important, car on peut voir ici comment le capitalisme a fait en sorte de raccourcir les distances, par exemple avec le canal de Suez, les progrès techniques, etc.

Si l'on ajoute à cela le fait que les salaires doivent être donnés chaque mois, que l'argent des ventes ne rentre a priori qu'au fur et à mesure, alors inévitablement le capitaliste doit gérer une circulation compliquée, tout en ayant en tête la rotation, la phase globale qui se présente sous la forme d'un revenu du capital initial.

On devine ainsi facilement le chaos que représente tous ces capitalistes jetés les uns contre les autres, ayant tout de même besoin pourtant de moyens d'ensemble qu'ils

n'acceptent qu'après avoir subi le contre-coup de leur absence.

C'est la différence entre le niveau de conscience socialiste et le chaos capitaliste ; comme l'explique Karl Marx :

« Supposons qu'au lieu d'être capitaliste, la société soit communiste : tout d'abord, le capital-argent disparaît, et avec lui les déguisements des transactions qui s'imposent grâce à lui.

La chose revient simplement à ceci : il faut que la société calcule d'avance la quantité de travail, des moyens de production et de subsistance qu'elle peut, sans aucun dommage, employer à des entreprises, comme par exemple la construction des chemins de fer, qui pendant un temps assez long, un an ou même davantage, ne fournissent ni moyens de production ou de subsistance, ni effet utile quelconque, mais enlèvent à la production annuelle totale du travail des moyens de production et de subsistance.

Au contraire, dans la société capitaliste, où le bon sens social ne se fait valoir qu'après coup, il est possible et inévitable qu'il se produise sans cesse de grandes perturbations. »

3. La question centrale de la provenance de la circulation

La question de la provenance des moyens de la circulation, de l'origine de l'argent circulant en plus à chaque cycle, est essentielle.

Comme dit précédemment, elle a été travaillée sans succès par les économistes classiques, par les populistes russes, par Rosa Luxembourgeois, etc.

La problématique se pose comme suit : on sait que lors de la production, les travailleurs font des heures qui sont payées pour certaines, et pas pour d'autres. Les marchandises vendues, le capitaliste obtient pour cette raison un capital plus grand qu'au départ.

Seulement, il faut bien des gens pour acheter ces marchandises. Si les capitalistes donnent tant de salaires, alors il y a tant dans la

circulation d'argent. D'où alors vient l'argent en plus, permettant d'intégrer la plus-value dans le capital, sous forme d'argent ?

C'est une question évidente et d'une importance centrale. Imaginons que les capitalistes dans leur ensemble donnent, par exemple, 100 euros en salaires. D'où vient alors l'argent formant la plus-value, faisant que les capitalistes en ramènent 110 au bout d'un cycle ?

Ou comme le pose Karl Marx en étudiant cette question :

« Le problème, dans la mesure où peut y en avoir un ici, coïncide avec le problème général : d'où vient la somme d'argent indispensable à la circulation des marchandises dans un pays ? »

Il n'y a naturellement pas une infinité de raisons possibles (nous verrons plus loin les réponses erronées qui ont pu être données) ; il n'y en a en pratique, et dans l'immédiat pour la production capitaliste, hors échange entre pays, que trois.

Soit l'argent vient du capitaliste, soit l'argent en plus arrive par magie (ce à quoi revient les positions des économistes bourgeois), soit il provient de zones non capitalistes intégrées dans le capitalisme (ce qui est, entre autres, la thèse erronée de Rosa Luxembourgeois, dans son ouvrage de 600 pages *L'accumulation du capital*).

C'est par cette question que s'introduit le romantisme, qui « regrette » la période où le grand capitalisme n'avait pas « ruiné » les petits producteurs, n'avait pas « corrompu » les traditions, etc.

C'est par cette question que le romantisme dénonce le capital financier, qui produirait un argent « fictif », alors que le capital industriel, quant à lui, produirait « vraiment ».

Karl Marx, de manière fort juste, en reste au capitalisme en tant que tel, au mode de production capitaliste, et constate la chose suivante qui en découle :

« Nous n'avons, dès lors, que deux points de départ : le capitaliste et l'ouvrier (...).

Quant à l'ouvrier, il n'est, nous l'avons déjà dit, que le point de départ secondaire, tandis que le capitaliste est le point de départ primaire de l'argent jeté dans la circulation par l'ouvrier.

L'argent, d'abord avancé comme capital variable, accomplit déjà sa deuxième circulation quand l'ouvrier le dépense pour payer des moyens de subsistance.

La classe capitaliste reste donc le seul point de départ de la circulation de l'argent. »

Le travailleur est payé par le capitaliste, ce qui fait que le travailleur n'a d'argent que par le capitaliste. L'argent « en plus » à chaque cycle doit donc, en toute logique, venir du capitaliste lui-même.

C'est la réponse de Karl Marx, qui explique que :

« En effet, quelque paradoxal que cela puisse sembler de prime abord, c'est la classe capitaliste elle-même qui jette dans la circulation l'argent servant à réaliser la plus-value contenue dans les marchandises.

Mais elle ne l'y jette pas comme argent avancé au capital. Elle le dépense comme moyen d'achat pour sa consommation individuelle. Elle ne l'avance donc pas, bien qu'elle forme le point de départ de sa circulation. »

Le niveau de vie du capitaliste s'élève, et de sa consommation personnelle arrive davantage d'argent dans la circulation, c'est elle qui permet la circulation. Mais cela signifie, cependant, que cet argent doit exister.

Alors, d'où provient-il ?

4. Crédit et circulation métallique

La classe capitaliste consomme pour sa satisfaction personnelle, et cette consommation réinjecte de l'argent dans la circulation. Avant d'approfondir cette question, notons déjà un autre aspect qui est relié à cette question.

En effet, la production capitaliste est concurrentielle et technique, et les capitalistes s'achètent les uns aux autres du matériel afin de moderniser leur production. C'est quelque chose qui joue dans la manière dont le capital circule.

Nous allons étudier cet aspect, mais voyons d'abord ce qui manque pour que tout cela fonctionne : l'argent.

Si la plus-value se réalise par la vente des marchandises, alors forcément il y a accroissement du capital. Mais si l'argent est dans les mains des capitalistes à l'initial, d'où arrive l'argent en plus ?

Nous allons voir ici le point de vue de Marx, et revenir plus loin sur comment le capitalisme a modernisé cet aspect propre à l'accumulation du capital à l'initial.

Selon Karl Marx, ce qui se passe est logique : si des capitalistes retirent de l'argent de la circulation, alors d'autres en amènent. Il faut un équilibre, sinon cela ne saurait marcher.

Aussi Karl Marx nous dit-il :

« Lorsqu'une partie de la classe capitaliste jette donc dans la circulation une valeur-marchandise supérieure (du montant de la plus-value) au capital-argent avancé par elle, une autre partie de la classe capitaliste jette dans la circulation une valeur-argent supérieure (du montant de la plus-value) à la valeur-marchandise qu'elle enlève constamment de la circulation pour la production de l'or.

Alors que certains capitalistes pompent constamment dans la circulation plus d'argent qu'ils n'en projettent dans son cours, d'autres, les producteurs d'or,

déversent constamment plus d'argent qu'ils n'en retirent sous forme de moyens de productions. »

Maintenant, nous faisons face à un problème essentiel. D'où vient l'argent ? En fait, on en revient à la question des métaux précieux. Ce sont eux qui font office d'argent.

Karl Marx nous enseigne ici :

« Si les marchandises supplémentaires qui doivent se convertir en argent trouvent la somme d'argent nécessaire, c'est que, d'autre part, l'on jette dans la circulation, non point par l'échange, mais par la production même, de l'or (et de l'argent) supplémentaire, qui doit se convertir en marchandises. »

Ce processus se déroule-t-il sans douleur ? Absolument pas. Le capital exige la frénésie, l'emballlement, et ainsi :

« Toute l'essence du crédit, et de l'overtrading [sur-commerce] et de l'overspeculation [sur-spéculation] qui vont avec, repose sur la nécessité d'élargir et de sauter au-dessus les bornes de la circulation et de la sphère d'échange.

Cela apparaît comme davantage colossal, davantage classique en relation avec les peuples, plus que les individus. Ainsi, les Anglais ont été dans l'obligation de prêter à des nations étrangères, afin de les avoir comme customers [clients]. »

(G).

C'est précisément ce point-là qui a induit en erreur Rosa Luxemburg. Rosa Luxemburg a constaté le caractère fondamentalement expansionniste du capital, et a considéré que cette « expansion » était le moteur du capital.

Or, il n'y a pas d'expansion pour le capital s'il n'y a pas de contenu capitaliste dans celle-ci. De fait, la plus-value concerne la production de biens de consommation, mais également la production de moyens de production.

La conception selon laquelle il faudrait forcément un marché étranger, un non-capitaliste à spolier, ne résoudrait rien à la

question : d'où viendrait l'argent du non-capitaliste ?

Lénine, dans *Pour caractériser le romantisme économique*, se moque ainsi de cette fausse logique :

« Le romantique dit : les capitalistes ne peuvent consommer la plus-value et doivent par conséquent l'écouler à l'étranger. On se demande si les capitalistes ne donnent pas gratuitement leurs produits aux étrangers ou s'ils ne les jettent pas à la mer (...).

Mêler le commerce extérieur, l'exportation, au problème de la réalisation, c'est éluder la question en la reportant sur un terrain plus vaste, mais l'élucider en aucune façon (...).

Nous dirons plus : une théorie qui rattache le marché extérieur au problème de la réalisation de l'ensemble du produit social atteste non seulement une incompréhension de cette réalisation, mais encore une compréhension très superficielle des contradictions propres à cette réalisation... »

Et que nous explique alors Karl Marx, pour expliquer le besoin accru d'argent ? Tout simplement que :

« L'argent supplémentaire nécessaire à la circulation de cette masse de marchandises plus considérable qui a une plus grande valeur doit être fourni soit par une économie accentuée de la masse d'argent en circulation, - par la compensation des paiements, etc., ou encore par des mesures d'accélération de la circulation des mêmes pièces de monnaie, - soit par la transformation de l'argent de sa forme trésor en sa forme circulante. »

Naturellement, ici, le rôle des banques devient ici formidablement important. D'où cette affirmation franche de Marx :

« Ainsi se trouve résolue cette question absurde : la production capitaliste avec son volume actuel serait-elle possible sans le système du crédit (même en ne considérant ce système que de ce point de vue-ci), c'est-à-dire avec la seule circulation métallique ?

Évidemment non !

Elle se serait au contraire heurtée aux limites mêmes de la production des métaux précieux.

Mais, d'autre part, il ne faut pas se faire d'idées mystiques sur la vertu productive du crédit, en tant qu'il place à la disposition des intéressés du capital-argent ou le met en mouvement. »

Ceux qui auront ces idées mystiques, ce sont Pierre-Joseph Proudhon, les populistes russes, ou même Rosa Luxembourg, ou encore les conceptions idéalistes de type fasciste ; en réalité, l'argent n'est qu'un lieu de passage du capital, il n'est pas capital.

5. Le capital fait tourner l'argent à son compte

Ainsi, la circulation du capital passe par l'argent ; cet argent est jeté dans la circulation par le capital et par la consommation personnelle des capitalistes, mais également par la production directe d'or par certains capitalistes.

Dans tous les cas, amasser de l'or n'a pas de sens et ne relève pas du capital ; l'argent est un outil pour le capital.

Et, comme le dit Marx :

« La partie du produit annuel qui représente la plus-value sous forme de marchandise obéit tout à fait aux mêmes règles que l'autre partie du produit annuel.

Sa circulation exige une certaine somme d'argent.

Cette somme appartient à la classe capitaliste au même titre que la masse de marchandises produite chaque année et représentant la plus-value. Personne d'autre que la classe capitaliste ne la jette, à l'origine, dans la circulation.

Grâce à la circulation elle-même, la répartition de cette masse se renouvelle sans trêve entre les capitalistes. »

Mais d'où vient la force grandissante du capitalisme ?

Est-ce seulement de la lente accumulation ? Justement, ce qu'il faut voir, c'est qu'à chaque étape de la circulation, le capital a davantage de moyens techniques, il sait mieux comment utiliser les forces de la nature.

Le capitalisme a donc tout intérêt à soutenir le progrès technique, les améliorations scientifiques.

Il faut noter toutefois un point important, expliqué comme suit par Marx :

« L'augmentation des forces productives du travail, si elle n'a pas pour condition une dépense supplémentaire de valeur-capital, n'accroît sans doute en première instance que la masse du produit, mais elle n'accroît pas sa valeur ; excepté dans la mesure où elle permet de reproduire une plus grande quantité de capital constant [c'est-à-dire du matériel productif : principalement les machines et matières premières] avec le même travail [c'est-à-dire que pour chaque force naturelle utilisée en plus, on a du travail en plus allant avec, pour le même nombre de travailleurs], donc de conserver sa valeur.

Mais en même temps, elle crée une nouvelle matière-capital, donc la base d'une accumulation accrue du capital. »

Lorsque le capitalisme augmente les forces productives, il peut avoir davantage de marchandises moins chères qu'auparavant ; en ce sens le capitaliste n'y gagne rien directement, à part par rapport à la concurrence.

Mais ce faisant, il inonde de davantage de marchandises, et celles-ci peuvent être intégrés dans d'autres processus productifs, qui tous servent les capitalistes.

Karl Marx note ainsi :

« Les cycles des capitaux individuels s'entrelacent, se supposent et se conditionnent les uns les autres et c'est précisément cet enchevêtrement qui constitue le mouvement de l'ensemble du capital social. »

Et il constate que :

« Ce sont précisément ces opérations d'achat et de vente qui font de façon générale circuler entre eux [les différents membres de la classe capitaliste] le seul argent nécessaire pour monnayer la plus-value. »

Ce qui l'amène à dire que :

« La foule regarde avec étonnement les masses accumulées, surtout quand elles sont concentrées entre les mains d'une poignée de gens... Mais les masses produites annuellement, semblables aux flots éternels et innombrables d'un fleuve puissant, déferlent et se perdent dans l'océan oublié de la consommation.

Et cette consommation éternelle n'en commande pas moins toutes les jouissances, et même l'existence de tout le genre humain.

C'est à la quantité et à la répartition de ce produit annuel qu'il faudrait avant tout appliquer la réflexion. »

C'est ici que l'argent se montre bien comme simple outil pour arracher au travailleur individuel la plus-value ; l'argent nécessaire au travailleur individuel pour vivre est le moyen de le pressuriser, et cela à court terme, obligeant le travailleur à s'intégrer au processus de production capitaliste.

Sans salariat, pas de capital, tel est le sens de la circulation monétaire.

6. La crise de surproduction comme inévitable conséquence

La circulation du capital a un aspect particulier qu'il y a lieu de comprendre pour saisir le processus général de surproduction.

En effet, le capitaliste peut renforcer son propre appareil productif au moyen du surtravail. Il y a alors un argent virtuel qui apparaît : virtuel, car il n'est pas présent, mais réel dans la mesure où il apparaîtra dans le prochain cycle, avec des marchandises plus nombreuses ou de meilleure qualité.

Ici, le surtravail a permis non pas de produire directement davantage de marchandises, mais de développer les moyens de production, et donc effectivement la production de marchandises, mais lors du prochain cycle.

C'est là d'ailleurs un point essentiel pour le « démarrage » de l'accumulation du capital, le passage de la reproduction simple à la reproduction élargie.

Mais c'est également un point essentiel pour comprendre comment historiquement le capital a pu utiliser la social-démocratie : en acceptant les syndicats institutionnels, le capital a renforcé sa modernisation, sa productivité.

Il ne faut pas perdre de vue que le capital n'est pas présent que dans les marchandises produites, il existe dans la production elle-même, dans l'usine, dans l'atelier. Il a besoin d'investir en quelque sorte en « lui-même », dans le processus de production.

Karl Marx souligne d'ailleurs ici que :

« Plus est grand le capital productif déjà en fonction dans un pays (y compris la force de travail qui lui est incorporée, génératrice de surproduit), plus sont développés la force productive du travail et par conséquent aussi les moyens techniques d'une extension rapide de la

production de moyens de production – plus est grande, par conséquent, la masse du surproduit, tant en valeur qu'en masse de valeurs d'usage par lesquelles il est représenté –, plus sont donc grands : »

Et Karl Marx de mentionner le capital productif virtuel additionnel et le capital-argent virtuel additionnel. Alors intervient souvent ici le capital financier, qui prend une importance centrale.

Pourquoi cela ? Parce que le capital entend réaliser les possibilités de production accordées par davantage de capital productif virtuel additionnel et le capital-argent virtuel additionnel. Il a cependant souvent besoin d'un coup de pouce pour avancer en ce sens, par exemple en faisant appel à du capital à la bourse, ou bien en demandant un crédit à une banque.

Mais dans ce processus, il y a alors des capitalistes qui achètent sans vendre, d'autres qui vendent sans acheter. Il n'y a aucune harmonie, chaque capitaliste agissant selon ses propres besoins et ses propres perspectives.

Le fait que le capital fasse circuler l'argent selon ses propres besoins a donc un prix : la surproduction de capital et la surproduction de marchandises.

Dans une note du *Capital* (livre II), Karl Marx résume la chose de la manière suivante :

« Contradiction dans le mode de production capitaliste : les ouvriers, en tant qu'acheteurs de marchandises, sont importants pour le marché.

Mais à les considérer comme vendeurs de leur marchandise – la force de travail – la société capitaliste tend à les réduire au minimum du prix.

Autre contradiction : les époques où la production capitaliste met en œuvre toutes ses virtualités se révèlent régulièrement comme des époques de surproduction, parce que les virtualités de production ne peuvent jamais être

utilisées suffisamment pour qu'il y ait non seulement production, mais encore réalisation d'une plus grande somme de valeur.

Au contraire, la vente des marchandises, la réalisation du capital-marchandise et, par conséquent aussi de la plus-value, est limitée non par les besoins de consommation de la société en général, mais par les besoins de consommation d'une société dont la grande majorité est toujours pauvre et condamnée à toujours le rester. »

Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout simplement que la production n'est pas planifiée pour répondre à une consommation qui elle-même aurait comme fondement financier ce qui a été gagné dans la production.

Dans le capitalisme, la production est au contraire chaotique, les capitalistes plaçant leur capital selon leurs propres besoins, ce qui aboutit à une circulation du capital incohérente.

A cela s'ajoute que par la propriété privée des moyens de production, la consommation est restreinte, toujours plus restreinte, à une minorité.

Ainsi, les améliorations effectuées par le capitaliste de son propre appareil productif peuvent s'avérer vaines : c'est la surproduction de marchandises.

Ainsi, les améliorations effectuées par le capitaliste de son propre capital-argent, par la thésaurisation, la mise de côté d'argent, peuvent s'avérer vaines : c'est la surproduction de capital.

Tant la la surproduction de marchandises que la surproduction de capital se déroulent dans des cycles, à des moments donnés, cycles s'entrecroisant, s'enchevêtrant, s'emmêlant sans que jamais le capital ne puisse trouver une solution équilibrée.

C'est un élément essentiel de la crise générale du capitalisme.

Illustration de la première page: statues de Marx et Engels, Berlin